

« Aux chevaux morts pour la France »

En 1914 encore, les chevaux étaient des auxiliaires indispensables aux soldats. Ils sont plus d'un million à avoir été mobilisés par l'armée française. Un rôle dont on mesure aujourd'hui l'importance.

Par Gene Tempest

Décryptage

« Je n'ai encore jamais entendu crier les chevaux et je puis à peine le croire. C'est toute la détresse du monde », écrivait Erich Maria Remarque dans *A l'ouest rien de nouveau*. Une phrase terrible qui, comme d'autres témoignages de soldats de 14-18, atteste que la guerre moderne n'a pas aboli l'usage des chevaux. Au contraire : c'est la traction animale qui a rendu possible la guerre mécanisée. Doctorante à Yale, Gene Tempest a dépouillé les archives militaires et vétérinaires. Dans sa thèse, elle explore le rôle exact des équidés durant la Première Guerre mondiale.

Dans les campagnes et les villes françaises, la mobilisation d'août 1914 est marquée par la disparition dramatique et simultanée des hommes et des bêtes. La réquisition a laissé une trace profonde dans la mémoire collective. « Je n'oublierai jamais ce défilé de toutes les bêtes des deux communes voisines », se souvient en 1915 l'institutrice de Pallon, un petit hameau dans les Hautes-Alpes. « Mon voisin l'épicier, homme énergique, m'a avoué : "Malgré moi, j'ai pleuré en voyant partir tout ce mélange d'hommes et de bêtes. C'était trop impressionnant !" »

Au moins 1,5 million d'équidés ont été mobilisés (réquisitionnés en France ou achetés à l'étranger) par l'armée française entre 1914 et 1918 ; 1,2 million par les Britanniques. La Grande Guerre a beau être un conflit moderne et mécanisé, on achemine plus de fourrages que de munitions vers le front en 1914-1918 ! Le cheval reste le moteur essentiel des deux grands conflits mondiaux du xx^e siècle. On a récemment redécouvert sa présence par millions dans les armées de Hitler.

Dans leurs lettres et dans leurs écrits de guerre, les poilus témoignent de cette omniprésence. Alors pourquoi les historiens ont-ils oublié le cheval ?



L'AUTEUR
Doctorante en histoire à Yale University (États-Unis), Gene Tempest termine une thèse sur les équidés pendant la Grande Guerre, « *The Long Face of War: Horses in the French and British Armies on the Western Front* » (2013).

LA RÉQUISITION

La loi du 3 juillet 1877 permet à l'armée française de réquisitionner les chevaux dont elle a besoin pour mettre ses armées sur le pied de guerre. La majorité de ces bêtes doit servir au ravitaillement et à la traction du matériel d'artillerie ; une minorité seulement pour la cavalerie, largement marginalisée par les tranchées à l'Ouest. En un mois, 730 000 chevaux sont mobilisés, soit un cheval français sur quatre. Ces réquisitions, comme les autres aspects de la mobilisation, font l'objet d'une surveillance attentive par l'infrastructure policière de la III^e République.

Dans la chaleur des premiers jours d'août 1914, le départ des chevaux se fait dans le calme. Dans la Manche, une importante région d'élevage chevalin, le préfet rapporte au ministre de l'Intérieur :

« J'ai parcouru une grande partie de mon département. Tout le long de la route j'ai croisé de nombreux paysans amenant aux lieux fixés leurs chevaux de réquisition. L'empressement, l'allure décidée de tout le monde, les réponses faites aux questions que j'ai posées à certains, m'ont convaincu que chacun faisait son devoir. »

Pourtant, dès la fin du mois d'août, les premières revendications se font entendre. Elles prennent de l'ampleur au fil des mois. L'armée a réquisitionné trop vite trop d'animaux indispensables à l'agriculture, à l'industrie, et au ravitaillement des populations. Les particuliers se plaignent à leur maire qui s'en font l'écho auprès du préfet et des ministres. Nombreuses sont ces doléances, conservées aujourd'hui dans les archives militaires et départementales.

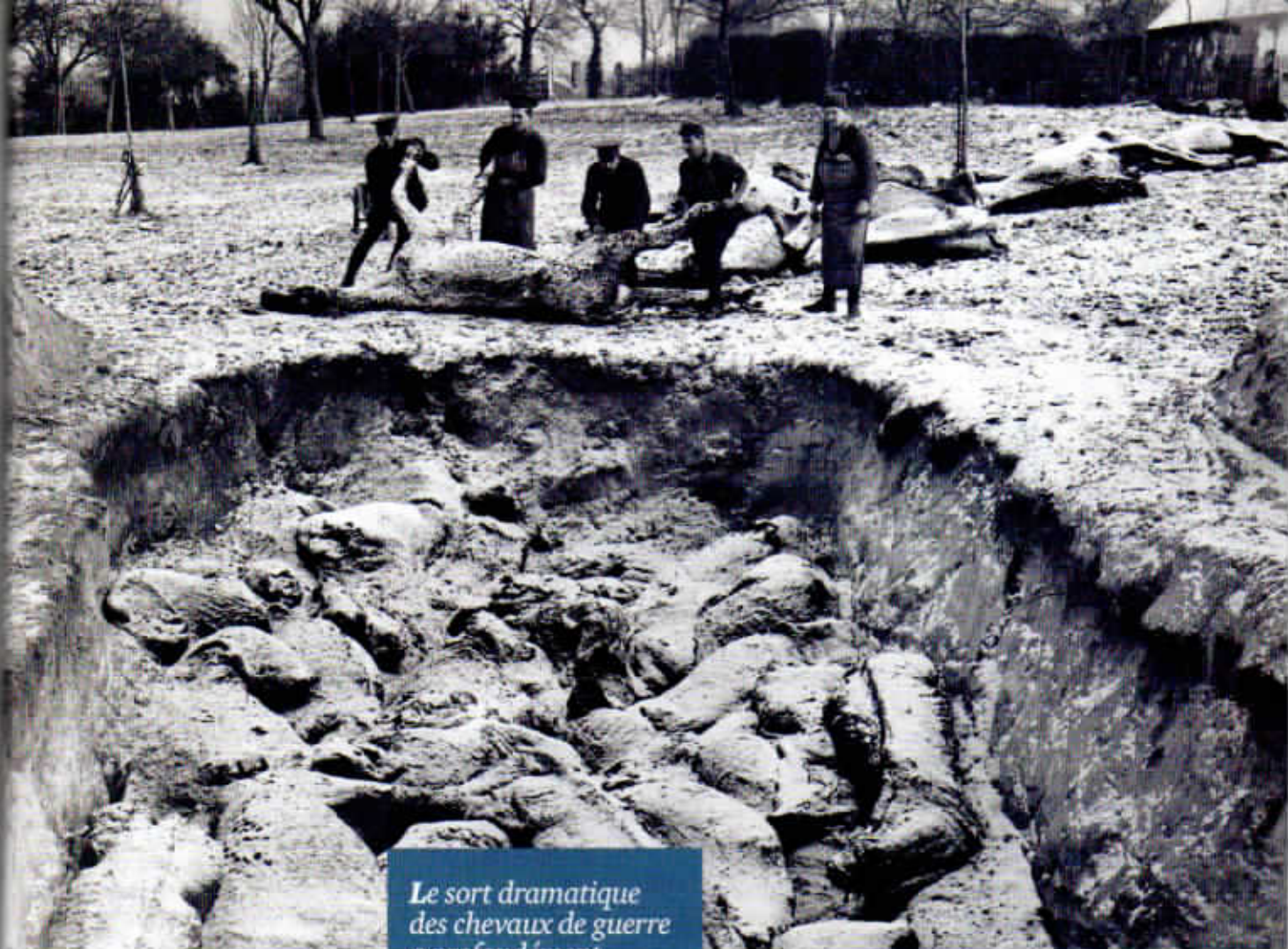


PHOTO: ANTOINETTE BOUILLON/STUDIO

A B
l'Aisne, l
tre de la
d'appeler
de la réq
un mém
tout enti
avoine –
que nous
arrivera
d'autres

Parfo
directem
teur orig
par la gu
lettre au
mes conf
adresser
de cette g
tre belle
tants l'a
le minist
nistré de
laisser le
tions ant

Cepe
vage, co
ments pl
cieux de
le direct



Le sort dramatique des chevaux de guerre a profondément marqué les anciens combattants

A Blanzly-lès-Fismes, dans l'Aisne, le maire avertit le ministre de la Guerre : « J'ai l'honneur d'appeler votre attention sur le fait de la réquisition totale des animaux de culture dans un même pays. [...] Les conséquences pour le pays tout entier qui n'aura pas nos produits – blé, sucre, avoine – sont terribles en dehors de la perte énorme que nous éprouvons. » Et il ajoute, résigné : « L'ordre arrivera pour nous trop tard mais pourra protéger d'autres cultures³. »

Parfois, les propriétaires de chevaux s'adressent directement aux ministres. Eugène Morel, cultivateur originaire de la Somme, chassé de son pays par la guerre, signe avec dix autres agriculteurs une lettre au ministre de l'Agriculture : « Délégué par mes confrères je prends la respectueuse liberté de vous adresser les réclamations de la culture, qui au cours de cette guerre doit être protégée afin de donner à notre belle France le froment qui devra nourrir ses habitants l'année prochaine. Je demanderai à Monsieur le ministre d'examiner ma réclamation avec M. le ministre de la Guerre. Consiste : qu'on veuille bien nous laisser les chevaux qui nous restent et dont les réquisitions antérieures en ont déjà fait le tri. »

Cependant, des mesures de protection de l'élevage, comme l'exemption de la réquisition des juments pleines, permettent à certains fermiers astucieux de conserver leurs animaux. Dans la Manche, le directeur du haras de Saint-Lô décrit ainsi l'im-

pressionnante augmentation du nombre de saillies en 1915 : « Nous pouvons citer, en première ligne, la crainte de nouvelles réquisitions qui a déterminé les fermiers à présenter à l'étable toutes leurs juments de travail, seules unités qu'ils utilisent pour les besoins de la ferme [...]. La présentation de la carte de saillie est une garantie contre toute réquisition⁴. »

L'agriculture, essentielle à la guerre, comme s'empresse de le faire remarquer les auteurs des doléances comme Eugène Morel, ne peut plus supporter les réquisitions. Celles-ci prennent fin en août 1915 et ne recommenceront qu'à la fin du conflit pour combler les pertes dues à la reprise de la guerre de mouvement.

VENUS D'AMÉRIQUE

C'est l'accès aux marchés américains qui permet dès lors de réduire les impositions sur le monde rural et industriel français. Les 500 000 chevaux importés des États-Unis, aux côtés des 70 000 chevaux en provenance d'Argentine, viennent contribuer à l'effort de guerre français à partir de 1915.

Éphraïm Grenadou, paysan dans la Beauce, fait la guerre dans l'artillerie car il veut « être soldat dans les chevaux ». Par deux fois, il entre en contact avec les États-Unis. D'abord, en octobre 1915, quand il dresse des chevaux américains, des « chevaux sauvages » achetés par l'armée française. Puis

« Les chevaux, ça sent encore plus que les hommes », écrit en 1916 l'artilleur Paul Lintier. Aux armées, l'enfouissement des chevaux morts constitue avant tout un enjeu sanitaire. Mais la vision des cadavres équins a également affecté les soldats.

BIBLIOTHÈQUE COLLECTIVE DE L'ÉDITION DE LA GRANDE LIBRAIRIE



« Gardez mon homme à la guerre tant que vous voudrez mais laissez-moi au moins ma jument !!! », s'exclame une paysanne sur cette carte postale d'époque. Les réquisitions sont vécues douloureusement dans les campagnes, qui manquent d'hommes et de bêtes dès août 1914.

en 1926, quand il achète son premier tracteur, un Fordson – une « drôle de saloperie » !

Grenadou se rappelle du domptage, parfois mortel, des animaux qu'il récupère au port de Saint-Nazaire après leur traversée atlantique de plusieurs semaines. « On amenait dans le manège des chevaux qui n'avaient jamais été montés. Deux ou trois gars tenaient la bride, un quatrième sautait en selle, on lâchait tout, fallait qu'il se démerde. [...] Des anciens revenus du front qu'on mettait au dressage disaient : "C'est pire que la guerre." »

L'argot des soldats tient compte de ces arrivages américains, comme l'indique l'invention de nombreuses épithètes destinées au cheval pendant la guerre (cf. p. 78).

Une quarantaine d'officiers composent la mission de remonte envoyée dès octobre 1914 aux

« Que ces Européens se battent entre eux. Les chevaux américains ne doivent pas plus s'en mêler que les citoyens »

États-Unis pour acheter chevaux et mulets de guerre. Ces Français sillonnent les grands États d'élevage du Sud et de l'Ouest et multiplient les achats qui durent des journées entières. Le vétérinaire Charles Monpert se rappelle avec lassitude de l'« inévitable » voiture Ford, du dîner « servi par des Nègresses suintantes », composé de « l'invariable fried chicken » et « l'habituel stewed corn [...] buvant de l'eau glacée de propreté douteuse ».

Les jeunes cow-boys américains, pour leur part, gardent en mémoire les exploits accomplis par leurs camarades pour vendre des animaux sauvages venus des grandes prairies. Joe Christy, cow-boy dans le Nebraska, est engagé par le Grand Island Horse and Mule Company, à l'âge de 21 ans, afin de monter les chevaux pour la commission de remonte anglaise. Pour prouver que les animaux sont habitués à la selle, une épreuve : les cow-boys doivent rester sur le dos de l'animal le long d'une grange.

Pour Joe, « ce n'était pas seulement une question de fierté personnelle [...], nous aimions aussi les pourboires généreux dont les propriétaires nous gratifiaient si nous réussissions à chevaucher leurs pauvres bêtes le temps qu'elles passent l'inspection ». Un pourboire de 1 dollar était courant – parfois Joe recevait même un billet de 5 dollars si « une salerosse » était acceptée grâce à ses acrobaties⁷.

La vente de chevaux aux belligérants provoque peu de protestations dans la presse américaine – les États-Unis sont officiellement neutres

Ce convoi de chevaux transporte des munitions dans le nord de la France en 1918. Les animaux sont utilisés pour le ravitaillement et pour tracter l'artillerie.



L e
Lp
les p
Afr
190
cle p
des
ses,
d'ap
tiel p
térin
tann
de la
quan
chefs
rina
Les
- Ca
ché
sent
total

jusqu'en
grand jo
tefois e
d'Europ
améric
toyens a

LA G
« La
ily a la p
ministè
taire en
nourrir
tifs de l
core, le
- le che
modern
ment co

Lors
nouvea
du Ravi
role : « L
mission
de 1000
gée. Elle
tion qu'
grande p

La g
effort c
besoins
front o

La g
d'ave

Un monument en Afrique du Sud

Des milliers de chevaux anglais sont morts de faim, de fatigue ou au combat durant la guerre des Boers.

Le conflit entre l'Empire britannique et les paysans Boers en Afrique du Sud (1899-1902) fut un débat pour les chevaux des armées anglaises, ainsi qu'un terrain d'apprentissage essentiel pour le service vétérinaire militaire britannique. « Oh ! lors de la prochaine guerre, quand nous serons les chefs », révérait en octobre 1900 l'officier vétérinaire anglais Frederick Smith.

Les ressources chevalines de l'empire – Canada, Australie, Indes – ainsi que le marché américain (40 % des remontes) fournissent plus de 303 000 chevaux de guerre. Au total, 486 000 chevaux sont utilisés par la ca-



PHOTO HISTORIC COLLECTION CORBIS

valerie, pour le ravitaillement et l'artillerie, dont 67 % meurent pendant la campagne – soit 336 chevaux par jour durant les 32 mois de la guerre.

Durant l'après-guerre, des enquêtes parlementaires ont cherché l'origine de cette hécatombe qui a coûté plus de 16 250 000 livres à l'État : d'abord

les conditions de transport des chevaux et un temps d'acclimatation insuffisant entre leur arrivée en Afrique du Sud et le départ au combat mais aussi les rations de nourriture insuffisantes. Les réformes qui suivent permettront au service vétérinaire britannique de mieux faire face à la guerre en août 1914. G. T.

Le monument aux chevaux morts pendant la guerre des Boers a été érigé en 1905 à Port Elizabeth. Conçu comme un abreuvoir public, il porte l'inscription : « La grandeur d'une nation ne se mesure pas au nombre de ses habitants ou à l'étendue de son territoire, mais à la profondeur et à la sincérité de sa compassion. »

jusqu'en 1917. Un article dans le *Washington Post*, grand journal de la capitale américaine, note toutefois en janvier 1915 : « Que ces va-t-en-guerre d'Européens se battent entre eux. [...] Les chevaux américains ne doivent pas plus s'en mêler que les citoyens américains. »

LA CRISE DE L'AVOINE

« La guerre a évolué ; il y a eu la période de l'acier ; il y a la période du blé » : c'est ainsi qu'un rapport du ministère de l'Agriculture résume la situation militaire en France en 1917¹. Manquant d'avoine pour nourrir ses chevaux, l'armée doit réduire ses effectifs de 150 000 têtes (sur 960 000). Or, en 1917 encore, les équidés sont indispensables aux armées – le cheval n'a pas disparu du champ de bataille moderne – et les généraux protestent vigoureusement contre ces diminutions.

Lors d'une réunion convoquée par Pétain, le nouveau général en chef des armées, au ministère du Ravitaillement, un commandant prend la parole : « Le général chef d'état-major général m'a donné mission de faire valoir qu'une diminution nouvelle de 100 000 ou 200 000 chevaux ne peut être envisagée. Elle enlèverait aux armées de tels moyens d'action qu'elle équivaldrait à la démobilisation d'une grande partie de nos forces ; à l'arrêt de la guerre². »

La guerre hippomobile impose avant tout un effort d'approvisionnement. Pour subvenir aux besoins des chevaux des armées françaises sur le front occidental, 3 750 tonnes d'avoine par jour

sont nécessaires. Or, en 1917, les récoltes ont été mauvaises ; les importations des États-Unis (qui fournissent environ 70 % de l'avoine pour les animaux aux armées) sont réduites à cause de l'augmentation du pourcentage de fret dédié au blé, et aussi de l'intensification de la guerre sous-marine allemande. « On se trouve en définitive placés devant ce dilemme : doit-on préférer une crise du blé ou une crise de l'avoine ? » se demande le ministre du Ravitaillement.

Les fourrages manquent dans la France rurale. Le ministre avait espéré réquisitionner au moins 800 000 tonnes d'avoine (soit 400 000 tonnes de plus qu'en 1916) sur le territoire français – sans succès. Convoquée devant le tribunal civil d'Hazebrouck (Flandre), la cultivatrice Louise Lebleu explique pourquoi elle n'a pas délivré d'avoine à l'automne 1917 : « Je n'ai pas obtempéré à la réquisition qui m'a été faite de 5 hectolitres d'avoine parce que je n'ai pu le faire, ayant à peine assez d'avoine pour mon cheval, auquel, pendant longtemps, je n'ai pu donner qu'une ration bien réduite³. » Partout en France, d'autres fermiers livrent la même explication : il ne reste plus assez d'avoine pour les chevaux. Lebleu écopera au final d'une amende de 16 francs. Si l'armée française et la France manquent de fourrage pour les chevaux, on ne se prive pas de rappeler que la situation de l'ennemi est encore bien pire. Tout au long de la guerre, la déshumanisation de l'Allemand a nourri des fantasmes sur les mauvais traitements qu'il imposerait

Notes

1. Cf. *L'Appel de guerre en Dauphiné*, Grenoble, Charles Petit-Dutaillis, 1915, pp. 56-57.
2. Archives nationales, Paris (AN), F/7/1238, 4 août 1914.
3. Service historique de la défense (SHD), division armée de terre (DAT), 7 N 451, 20 septembre 1914.
4. Archives départementales (AD) de la Manche, 2 ETP 29.
5. E. Grenadou, A. Prévoist, Grenadou, paysan français, Seuil, 1966.
6. C. Monpert, *La Mission militaire française des remontes aux États-Unis pendant la Guerre*, Toulouse, Imprimerie J. Bonnet, 1925.
7. J. Christy, *Seventy-Five Years in the Saddle*, Grand Island, J-Mar Printing, 1976.
8. AN, F/10/2185, 15 mai 1917.

La guerre hippomobile impose un effort d'approvisionnement : 3 750 tonnes d'avoine par jour sont nécessaires sur le front occidental

Bique et bourrin

L'argot des tranchées n'est pas tendre envers les chevaux américains.

La grande majorité des mots argotiques employés par les soldats pour désigner les chevaux pendant la Grande Guerre sont péjoratifs : bestiau, bique, bourrin, canasson ou encore gaille et canadien. D'après Odile Roynette, dans *Les Mots des tranchées* (A. Colin, 2010), la création de termes nouveaux pour désigner l'animal s'explique par l'importation de chevaux sauvages des États-Unis à partir de 1915.

Lorsqu'ils désignent les bêtes auxquelles ils sont attachés et auxquelles ils prêtent une personnalité humaine, les soldats utilisent plutôt des noms propres, comme on peut le lire dans leurs lettres. Dans ces évocations plus personnelles, le patois est parfois utilisé pour nommer l'animal – la langue maternelle reste dans les correspondances la « langue de l'émotion » et celle de la vie quotidienne dans la ferme lointaine.

Dans le cas du vocabulaire militaire, comme le remarque l'historien Damien Baldin, soldats et officiers tendent de plus en plus à utiliser des mots empruntés à l'élevage de chevaux et de l'art équestre pour désigner l'aviation et les chars – on « monte un avion » par exemple.

G. T.

à ses chevaux. Dans la France du XIX^e siècle, celui qui abuse de son cheval est un homme dangereux, un révolutionnaire¹¹. Pendant la guerre, l'image a évolué : celui qui maltraite son cheval, c'est avant tout l'ennemi.

Pourtant, la crise de fourrage est bien réelle dans l'armée allemande également. Dans le Nord occupé par les Allemands, le directeur général de la Compagnie des mines d'Anzin tente en vain de garantir à ces chevaux de fond la nourriture nécessaire à leur labeur. Le 17 septembre 1918, il avoue au commandement allemand que le travail est impossible : « *La cavalerie de la Compagnie étant totalement épuisée par le manque d'avoine, je suis dans l'obligation de donner l'ordre d'arrêter l'extraction jusqu'à ce que la ration normale de la cavalerie ait pu être rétablie*¹². »

DE LA MÉMOIRE À L'OUBLI

Pierre Alain Hélias, le père de Pierre Jakez Hélias, l'auteur breton du *Cheval d'orgueil*, un best-seller des années 1970, avait été grand valet de ferme avant son mariage – une place prestigieuse car liée au cheval, l'animal le plus important et le plus cher de l'exploitation rurale au XIX^e siècle. Ses connaissances lui permettent d'être versé dans l'artillerie pendant la guerre.

Son fils, né en 1914, se souvient du retour de cet homme qu'il ne connaît pas encore : « *De toute cette aventure, il lui est resté la satisfaction d'avoir vaincu ces fameux boches et un écoeurément qui ne faiblira pas au long des années quand il évoquera les trois chevaux qui furent tués sous lui et les misères subies par les autres : "C'est une pitié de faire souffrir les animaux pareillement", dira-t-il*¹³. »

Des chevaux américains parqués au Central Union Stock Yards de New Jersey en attendant l'embarquement vers l'Europe. En juin 1917, deux bêtes sont mortes dans ce dépôt, « empoisonnées » par l'ennemi, a-t-on dit. Les Alliés craignaient un attentat biologique contre leurs animaux de guerre.



Il n'est reté du fr pondance permet d'évoquer morales c

Le son fondém pourquoi aux chev que glorit des hom res n'ont En 1936, lomboph nument a permis d

Les F les chev culture n bon trait de théât du réalis a quelq ne se so sements er de Hyde

En ré côtés de tissent d Commes dre hom en 1934 Veterina Grande pour les construc

Il per anglais, filé de c Suzette, publie d photogr sources commen comme

Les s et rencou ouvre se collectif collecter tiel, il in « engoue

En F du mus 114000 dans la l'Union ériger u tre comp guerre [nératio

Il n'entendra jamais son père évoquer la dureté du front. C'est le cas dans beaucoup de correspondances de guerre : la souffrance des animaux permet de dévoiler la violence de la guerre, sans évoquer ses peines, conformément aux valeurs morales de l'époque.

Le sort dramatique des chevaux de guerre a profondément marqué les anciens combattants. Alors pourquoi n'existe-t-il pas en France de monuments aux chevaux morts pendant la guerre ? On objectera que glorifier leurs souffrances marginaliserait celles des hommes. Pourtant les autres animaux militaires n'ont pas été oubliés dans l'entre-deux-guerres. En 1936, la Fédération nationale des sociétés colombophiles de France a fait ériger à Lille un monument aux pigeons voyageurs de l'armée qui ont permis de communiquer sur le front.

Les Français avaient-ils moins d'intérêt pour les chevaux que les Britanniques, qui, dans leur culture militaire, associaient la masculinité avec le bon traitement des équidés ? Le succès de la pièce de théâtre anglaise *War Horse* (2007) et du film du réalisateur américain Steven Spielberg (2011) a quelque peu faussé les pistes. En fait, les Anglais ne se sont intéressés que récemment aux monuments en hommage aux animaux de guerre : celui de Hyde Park date de 2004.

En réalité, dans l'entre-deux-guerres, des deux côtés de la Manche, ce sont les vétérinaires qui bâtissent des projets de commémoration du cheval. Commémorer le cheval de guerre, c'est aussi rendre hommage à leur travail aux armées. A Londres en 1934, Frederick Hobday, le directeur du Royal Veterinary College qui a servi en France pendant la Grande Guerre, décide de lancer une souscription pour les chevaux vétérans ; l'argent servira à la reconstruction du collège vétérinaire.

Il persuade la grande scène du sport hippique anglais, l'Olympia Horse Show, d'organiser un défilé de chevaux vétérans – la plus vieille jument, Suzette, a 29 ans. A la suite de cette campagne, on publie des biographies de chevaux de guerre, des photographies, des reportages filmés, autant de sources essentielles à l'historien pour comprendre comment le cheval est identifié à un combattant comme un autre.

Les souscriptions se poursuivent jusqu'en 1936, et rencontrent un grand succès – le nouveau collège ouvre ses portes en novembre 1937. L'attachement collectif au cheval de guerre permet à Hobday de collecter 250 000 livres ; dans un rapport confidentiel, il indique que la campagne suscite un véritable « engouement psychologique »¹⁴.

En France, à Saumur, dès juillet 1923, la Société du musée du Cheval consacre une plaque « aux 1140000 chevaux de l'armée française morts pendant la guerre mondiale ». Dans les années 1930, l'Union nationale des vétérinaires de réserve veut ériger un monument : « En glorifiant le cheval, notre compagnon d'armes et de souffrance durant la guerre [...], [ce monument] montrera [...] aux générations montantes qu'elles ne doivent pas l'oublier

"RAGTIME"

I FOUGHT in THE GREAT WAR including the capture of BAGHDAD. I hold three Medals.

I was separated from my owner in 1916, but was bought back, in romantic circumstances, after the Armistice.

I came unscathed and in good fettle through the Arab Rebellion, 1920-21. My cousin is at me.

My owner rode me in many Indian Polo Tournaments. He has hunted me in England and Ireland.

I was paraded in great honour at the International Horse Show, Olympia, 1934.

I am the happy Possessor of the Rt. Hon. the LORD MIDDLETON, K.C.

PLEASE see your names in the following columns in the Royal Veterinary College Record. If you find my name, please send me a postcard. I shall be glad to hear from you. Thank You!



MOI, RAGTIME, VÉTÉRAN DE 14-18

Dans l'entre-deux-guerres, le cheval est humanisé et associé aux anciens combattants. Des biographies et des photographies de chevaux sont diffusées en Angleterre. Ici, Ragtime, qui participe comme « vétéran » à un défilé à Londres en 1934. Décoré trois fois durant son service, il fut la monture d'un officier britannique et participa à la prise de Bagdad en 1917.

dans leur dette de reconnaissance envers les héros obscurs de la guerre », explique-t-on dans les bulletins vétérinaires professionnels¹⁵.

La presse française fait également campagne. « Un monument à la gloire des bêtes ? Il se peut que des esprits forts se mettent à sourire », note un journaliste du *Matin* en avril 1931. « Mais, répétons-le, ce sont des poilus, de vrais anciens poilus, qui ont eu cette inspiration. » Une belle maquette du monument, conçue par le vétérinaire Jules Darras, est exposée en 1931 lors du Salon de l'agriculture et des journées portes ouvertes à l'École vétérinaire de Maisons-Alfort. Mais le monument n'a jamais été terminé. La maquette en plâtre, longtemps oubliée, recouverte de poussière et de fientes de pigeons, est enfouie dans une tour du château de Saumur. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

S. Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne*, Seuil, 2008.

D. Baldin (dir.), *La Guerre des animaux, 1914-1918*, Péronne, historial de la Grande Guerre, Arthys, 2007 ; « De la contiguïté anthropologique entre le combattant et le cheval », *Revue historique des armées* n° 249, 2007 ; « Les tranchées ont-elles enterré la cavalerie ? », *Guerres mondiales et conflits contemporains* n° 225, 2007.

É. Baratay, *Le Point de vue animal*, Seuil, 2012.

J.-P. Digard, *Une histoire du cheval*, Actes Sud, 2007.

D. Roche (dir.), *Le Cheval et la guerre*, Association pour l'académie d'art équestre de Versailles, 2002.

Notes

9. SHD DAT, 7N457, 11 juin 1917.
10. AD Nord, 3U258/402, 17 janvier 1918.
11. M. Aguilhon, « Le sang des bêtes », *Romantisme*, 1981.
12. Centre historique minier de Lewarde, Réf. 5171.
13. P. J. Hélias, *Le Cheval d'orgueil*, Plon, 1975, pp. 67-68.
14. Archives du Royal Veterinary College, Angleterre.
15. *Bulletin trimestriel du Syndicat national des vétérinaires de France et des Colonies*, vol. 10, n° 1, janvier 1931.